

Brèves littéraires

Brèves

Le pardon

Claudine Paquet

Numéro 60, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, C. (2002). Le pardon. *Brèves littéraires*, (60), 59–64.

CLAUDINE PAQUET

Le pardon

J'avais pardonné. Du moins, je croyais avoir passé l'éponge sur son erreur. Passionné de la vie et des belles choses, tout lui faisait tourner la tête. Mais jamais je n'aurais cru son attirance si puissante. Une fesse ronde, un œil vif, une poitrine généreuse... Pas étonnant qu'il ait fléchi sous le charme.

Une autre femme a goûté sa chair, sa bouche, son sexe, a humé les effluves de son corps. Sur elle, il a fait glisser sa langue, ses lèvres et ses mains. Longtemps, je n'ai vu que cette image. Cette image maudite de mon mari s'émoustillant dans le lit d'une autre. Deux corps bien définis enveloppés de lumière. J'ai entendu ses mots d'amour, ses soupirs. J'ai deviné son sourire complice et ses yeux mouillés de plaisir.

C'était insupportable de l'imaginer se perdre dans les plaisirs de l'instant, d'être là, avec elle, et nulle part ailleurs. Le chagrin me fendait le cœur. Je ne pouvais tolérer l'idée qu'il partage ses éclats de joie avec une rivale.

Puis, je me suis raisonnée. Il le fallait. Je ne voulais pas de rupture. Nous avions le temps et l'amour nécessaires pour recoller les morceaux. L'acceptation se ferait à petits pas feutrés dans ma tête et je retrouverais mon chemin. J'ai regardé autour de moi.

D'autres aussi vivaient des passages douloureux et s'en sortaient. Un mal pour un bien, je me disais. Notre couple traverserait la crise.

J'ai acheté ses disques préférés, cuisiné des mets exotiques et perdu quelques kilos. J'ai fait des efforts pour le garder et le rendre heureux. Lorsqu'il fixait le vide, j'aimais croire que c'était la fatigue, les tracassés professionnels ou les soucis financiers qui le rendaient songeur. N'importe quoi sauf ses pensées pour elle. L'avait-il revue ? Je ne lui ai jamais demandé.

Ses silences se multipliaient. Ma peine également. Le couteau tournait dans ma plaie. Le pardon que je croyais avoir accordé à bout de lectures et de raisonnements a revêtu un visage différent. Celui de la vengeance. Je n'acceptais plus un homme au cœur absent. La moindre idée de séparation m'était effrayante et pourtant, tout était cassé à l'intérieur de moi. Les rêves, les projets, la foi. Je ne pouvais plus marcher sur la même route que lui. Elle était trop étroite et je n'avais plus ma place. Nous vieillissions ensemble pour la forme.

La souffrance, palpable entre nous deux, assassinait toute forme de vie. Les non-dits ont tissé ma colère. Je suis devenue amère. Un jour, mon poing s'est brisé sur la table. Je ne pouvais supporter davantage la douleur qui stagnait dans toutes les pièces de notre résidence. Je suis partie.

J'ai vécu dans une belle maison de campagne près d'une rivière pendant un an. Bercée par la musique des oiseaux et le chant de l'eau, j'ai tenté de me rebâtir un monde. Le décor idéal pour m'accrocher à

la vie. Ciel étoilé, fleurs des champs et fruits sauvages. Mais je ne pouvais tolérer d'être seule à jouir de toutes ces beautés de la nature. Dans mon grand lit antique, j'ai invité des hommes.

Un amant, puis un autre, puis encore un autre. Ils ont meublé ma chambre, rempli mon ventre, étouffé ma solitude. J'ai joué à l'amante, suis devenue une maîtresse d'expérience capable d'assouvir les désirs de tous ces hommes. Des grands et des petits, des élancés et des trapus, des riches et des pauvres, des chauves, des anxieux, des fous, des intellos et des sportifs.

Pleine de leur semence, j'ai eu mal au cœur. Cette sève de jouissance a eu pour effet de tuer en moi la femme aimante. Je n'aimais pas, je baisais. Je faisais éclater le plaisir espérant ainsi liquider ma peine et détruire mes élans d'amour à son égard. Aucun homme n'a su toucher les fibres profondes de mon attachement. De ces nuits orgasmiques, je n'ai retiré que des regrets.

Pour calmer les eaux mouvantes de ma détresse, j'ai usé d'artifices. À grandes gorgées de bière, j'ai abusé des étoiles. J'y suis allée sans détour. De toute façon, je me perdais dans les débris de ma propre vie. Terrée loin des miens, j'ai bu ma vie entière. L'alcool m'aidait à noyer ces instants sombres où les craintes et les souvenirs m'assaillaient. J'élargissais le fossé, éloignais de moi l'odieuse réalité.

Un matin, j'ai eu peur. Les vomissements incessants ont eu raison de ma soûlerie. Entraînée vers les abîmes, j'ai crié à l'aide. Des mains m'ont sortie de

l'océan de malheur dans lequel je me suicidais. La réadaptation fut pathétique. D'une loque humaine, on a refait une femme.

Ma maison de campagne vendue, je suis revenue en ville.

* * *

J'ai repris le travail. Chaque matin, je recomposais mon visage de femme joviale. Le mascara et le rouge à lèvres pour farder ma tristesse, les robes ajustées pour étaler ma minceur retrouvée. Dans ma bouche, des réponses déjà toutes prêtes pour les questions indiscreètes. « Un beau trip de campagne » que je répétais. J'ai insisté sur les baignades matinales à la rivière, la chasse aux lièvres et les bains de neige. Toutes mes paroles parlaient de brise, d'oiseaux et d'étoiles. Et pourtant, la peur et les doutes me taraudaient. Un cortège de mauvais souvenirs me suivait à chaque heure du jour. Mes errances excessives harassaient mes pensées.

Avec le temps, les gestes et simagrées mécaniques se sont estompés. J'ai pu exprimer ma solitude et ma peine d'amour. Le pansement des années n'avait pas guéri ma blessure mais en avait atténué la douleur. Mon existence semblait moins disloquée.

Un matin jaune d'avril, mes pas m'ont menée devant sa demeure. Des larmes ont tremblé à la lisière de mes yeux. Mais elles ont vite séché. Je venais de tourner une lourde page dans le cahier de ma mémoire.

* * *

Je l'ai aperçu au bistro du coin. Un seul regard parmi les clients. Il m'a souri, juste un peu. Un imperceptible mouvement des lèvres, une mince brillance dans le vert de ses yeux. J'ai conservé ma carapace. Attablée, dos droit et tête haute, j'ai commandé une tisane à la camomille. Désormais, le café, les épices et l'alcool me brûlaient l'estomac. L'air décontracté, j'ai sorti ma revue de décoration, élaborant de nouveaux projets pour mon condo. Il s'est approché, a tiré la chaise devant moi.

« Salut Viviane ! Est-ce que je peux m'asseoir une minute ?

— Bien sûr. »

Bien sûr qu'il pouvait s'asseoir, me parler, me raconter n'importe quoi, me courtoiser, me faire l'amour là, sur la table, s'il le désirait. Je savais plus que jamais qu'il serait le seul homme de mon existence.

« Tu vas bien ? me dit-il.

— Oui. Et toi ? »

Un faible *oui* s'est échappé de sa bouche lippue. Il a baissé le regard, a fixé ma tisane. J'ai remarqué l'effet du temps au coin de ses yeux. De petits faisceaux de rides ornaient son visage carré. Un peu de gris éclaircissait ses tempes. L'air assagi, il a levé la tête, m'a scrutée.

« Tu as maigri, Viviane.

— Oui, je sais.

— Toujours aussi belle. »

Il y a quelques années, je ne l'aurais pas cru. Il aimait complimenter, flirter depuis toujours. Cette fois-ci, il le faisait sans sa maîtrise habituelle. Ses doigts nerveux et sa lèvre hésitante trahissaient son manque d'assurance.

* * *

Il m'a courtisée à plusieurs reprises. Brin par brin, il me revenait. J'ai pris mon temps. Mes silences ont eu raison de ses réticences. Il m'a parlé de ses tentations de jeunesse, a mis des mots sur ses étourderies et des images sur ses égarements. Peu à peu, j'ai entrevu son cœur. Le mien s'est mis à battre.

Son sourire était l'expression de l'amour. Et j'ai cru en lui.

Une grande lumière nous a entourés.

J'ai su, à ce moment, que je lui avais vraiment pardonné.